

enfin, du milieu du IV^e siècle et jusque vers le troisième quart du siècle suivant il y a eu une *villa* (III) aulique, de proportions tout à fait impressionnantes. A relever, comme une innovation louable, l'idée de présenter les matériaux utiles à la datation de chaque phase immédiatement après la présentation stratigraphique. Tout en soulignant encore une fois la qualité de l'enquête stratigraphique, nous nous permettons d'attirer l'attention sur les modalités graphiques de présenter les profils. On voit ainsi que l'équipe de São Cucufate adopte la méthode, de date – il est vrai – plus récente, des hachures très fines que l'on a du mal à distinguer et qui sont inexpressives pour le rapport de la couche et des phases de construction des murailles. A notre avis, les profils doivent représenter l'interprétation que l'auteur des fouilles donne aux faits constatés et non pas se substituer à une photographie des profils, photo qui peut – à la rigueur et pour la rigueur – y être ajoutée. Car, pour continuer d'exprimer un point de vue personnel, une fouille portant sur un objectif à murailles (les objectifs gréco-romains le sont ordinairement) doit mettre en lumière le niveau d'habitation de chacune des phases que présentent les murs respectifs. L'identification de ce niveau antique constitue, certes, un problème épineux. Nous ne croyons pas pour autant que la nouvelle méthode – celle qui veut qu'un technicien fouille mécaniquement 10 ou 15 cm et remette au chef de l'équipe une liste des rapports d'antériorité ou de postériorité – nous ne croyons donc pas qu'elle puisse jamais remplacer la compréhension totale qu'offrait la méthode précédente. Mais, comme la continuation de cette discussion mènerait inévitablement à la critique de certains manuels de fouille de date plus récente, manuels qui ne manqueront pas de dévoiler leurs effets négatifs, aussi longtemps que le rôle de l'archéologue sera réduit à celui d'une machine à enregistrer et à reproduire des données, revenons à la seconde section de l'admirable monographie dont nous rendons compte.

La *villa* I, c'est un ensemble de 620 m carrés formé d'un corps central, flanqué de deux galeries, et d'une annexe placée au sud (250 m²). Les auteurs cherchent à donner une destination fonctionnelle à chaque pièce de ce complexe. Cette attribution nous semble judicieuse; le peu d'espace dont nous disposons nous empêche cependant d'entrer dans ses détails. En revanche, à partir des études fondamentales de J.A. Richmond (citées dans la bibliographie à la page 317), nous oserions suggérer l'existence initiale d'une «aisled house» (formée des pièces 4 à 10, peut-être 11 aussi; cf. pl. XLI), à laquelle se seront ajoutés les couloirs à l'est et à l'ouest (pièces 15 à 17) ce qui l'aurait transformée en une plus qu'honorable «courtyard house». Nous ignorons si cette hypothèse pourrait raffiner la chronologie de la *villa* I, au sens de prolonger son existence jusqu'au seuil de sa réfection sous la forme de la *villa* II, mais la suggestion mérite, de toute façon, d'être retenue au moins pour postuler l'existence de deux phases à la *villa* I.

La *villa* II conserve le corps central de la *villa* I (motif supplémentaire pour plaider le rapprochement temporel des deux phases), auquel s'ajoutent maintenant la cour à péristyle, les thermes, ainsi qu'un «secteur rustique» beaucoup agrandi. Relevons en passant certaines inadverances entre les planches concernant la *villa* II (la pl. XLIV, sur laquelle le nord n'est pas marqué, présente au nord une pièce qui ne se retrouve plus sur les plans généraux des pl. LI–LIII) et soulignons le soin que l'on a mis à l'attribution fonctionnelle de chaque espace, y compris ceux de l'ensemble thermal où l'on aurait désiré des explications plus accessibles, à savoir conformes à la typologie proposée par D. Krencker – E. Krüger (cités à la p. 113; suivant les deux savants allemands – les auteurs à côté de H. Leman et H. Wachtler de l'ouvrage le plus solide sur les thermes ro-

maines en général – il paraîtrait que l'ensemble thermal de São Cucufate s'inscrive dans le type nommé «en ligne»). Encore une seule chose à y ajouter: s'il s'agit d'un *horreum*, nous le voyons plutôt dans la pièce 16 de la pl. L.

La *villa* III est une construction refaite à *fundamentis* presque en son entier, pourvue d'un étage, un ensemble thermal et un temple, de proportions réelement auliques. Des *villae* de ce genre ont été étudiées attentivement à commencer par l'ouvrage classique de K.M. Svoboda, *Römische und romanische Paläste. Eine architekturgeschichtliche Untersuchung*, Vienne, 1919 (1969²) et jusqu'à celui relativement récent de H. Mielsch, *Die römische Villa. Architektur und Lebensform*, Munich, 1987, sans omettre l'article bref mais utile de A.W. van Buren, *RE*, 8, A, 1958, col. 2142–2159. Pas question, il va de soi, de nier la valeur et la fermeté des conclusions formulées par l'équipe lusitano-française, mais le fait qu'elle n'a utilisé aucun des travaux à peine cités peut mettre en doute quelques-unes des conclusions, même si ce n'était que sous l'aspect des analogies.

Comme nous le laissons entendre dès le début de ces lignes, l'équipe d'archéologues de São Cucufate ne s'est pas limitée à la recherche des ruines de l'abbaye. Elle a en effet pratiqué de nombreux sondages dans les zones avoisinantes, soit plus de 60 paires d'études (le chiffre exact est plutôt difficile à préciser). Ces sondages sont présentés avec toutes les données requises et pourtant on peut se demander, vu la valeur de l'équipe et les possibilités financières de cette entreprise, pourquoi n'a-t-on pas eu recours aussi aux données de photogrammétrie aérienne. Les discussions concernant l'étendue des différents lots de terre en auraient gagné en consistance. Cela pour ne plus rappeler la possible identification d'un réseau de *centuriatio*.

L'analyse de la vie économique se concentre de nouveau sur l'ensemble de São Cucufate. Sont tour à tour passés en revue le problème de l'approvisionnement en eau de la *villa* (dont la liaison avec la vie économique reste toutefois indirecte), la circulation monétaire – étudiée de façon remarquable –, les outils, les dépôts (*horrea* mais aussi *dolia*), enfin la céramique, analysée elle aussi à fond. La conclusion qui s'impose est que la vie économique des *villae* de São Cucufate repose sur la circulation monétaire comme un intermédiaire indispensable d'une économie de marché basée sur l'exportation des céréales vers les centres urbains. (p. 255).

La regrettable absence de documents épigraphiques (en fait on ne dispose que de quelques inscriptions céramiques; p. 301–303) a empêché les auteurs d'approfondir les aspects administratifs ou sociaux que soulève une pareille exploitation économique. On aurait pu suppléer à cette lacune en faisant appel plus amplement aux auteurs antiques qui ont traité des problèmes de l'agriculture (Caton, Varron, Columelle, Palladius). Par ailleurs cela leur aurait permis d'approfondir les conditions spécifiques de l'agriculture lusitane d'époque romaine. S'il est vrai que dans notre métier on prouve son amour à l'égard d'un monument non seulement en l'étudiant, mais plus encore en le conservant pour la postérité, nous saluons les projets de restauration et d'aménagement du site (à noter toutefois qu'il existe deux projets, l'un portugais, l'autre français!). Nous ne saurions mettre fin à ces notes qu'en soulignant encore une fois la valeur exceptionnelle de cet ouvrage, la qualité graphique particulière, la précision et enfin mais pas en dernier ressort, la qualité des observations, sans lesquelles nos suggestions n'auraient jamais pu être formulées. Pour tout cela nous adressons aux auteurs de la monographie consacrée aux *villae* de São Cucufate un sincère grand merci!

Al. Suceveanu

LJILJANA BJELAJAC, *Terra sigillata u Gornjoj Meziji. Import i radionice Viminacium – Margum*, 1990, (Monographies de l'Institut d'Archéologie de Belgrade, 23), Belgrade, 1990, 140 p. + 89 pl.

Il y a deux décennies, nos efforts de synthèse sur la céramique du type *terra sigillata* dans la Dacie romaine au Sud des Carpates se sont heurtés à la précarité des études de ce genre concernant les deux provinces voisines d'au-delà du Danube: la Mésie Supérieure et la Mésie Inférieure.

La céramique *terra sigillata* de la Mésie Supérieure n'avait retenu qu'occasionnellement l'attention de quelques chercheurs. Aussi les spécialistes roumains saluèrent-ils la parution de l'ouvrage signé par Ljiljana Bjelajac. Une lacune longuement ressentie était ainsi

comblée dans le domaine des documents archéologiques nécessaires pour la connaissance surtout de la vie économique dans la *Moesia Superior*.

Les deux parties principales de la monographie portent sur a) la Céramique du type *terra sigillata* d'importation; b) la Céramique du type *terra sigillata* produite dans les ateliers locaux. Dans le premier cas, L.B. suit, comme elle nous le dit dans «l'Introduction», le principe de grouper la céramique par centres de production, en respectant la chronologie de l'activité de ceux-ci. Les importations T.S.

proviennent de l'Italie, la Gaule méridionale, la Gaule centrale, Rheinzabern, Westerndorf et Pfaffenhofen, dans des quantités différentes.

Les importations les plus anciennes et, en même temps, les moins nombreuses, sont d'Italie. Parmi les plus anciens se trouvent les produits de *céramique arétine* (phase tardive) sortis des ateliers de A. Manneius et L. Gellius. L'auteur L.B. estime que l'importation est active à la fin du I^{er} s. et pendant les premières décennies du II^e siècle. Il en va de même en Pannonie et en Dacie aussi, où toutefois on a beaucoup moins d'exemplaires importés.

Les produits des ateliers de la Gaule du Sud ne sont pas eux non plus mieux représentés. Ils ont pénétré dans la Mésie Supérieure à l'époque qui va du règne de Vespasien à celui de Trajan, c'est-à-dire environ en même temps que la marchandise similaire due aux ateliers italiens.

A la différence des autres provinces danubiennes voisines, la Mésie Supérieure ne compte qu'un petit nombre de vases du type *terra sigillata* tournés dans la Gaule centrale. Les causes invoquées à ce propos par L.B. ne nous semblent pas trop convaincantes. En Pannonie, en Dacie et en Mésie Inférieure les produits de cette zone et particulièrement ceux de Lezoux sont les plus nombreux, même si ce centre exportait en même temps, massivement dans les régions de la Britannia et du Rhin. De même, la période de pointe dans la production locale de ce genre de poteries ne saurait expliquer elle non plus le peu de céramique de la Gaule centrale présente en Mésie Supérieure. Rappelons-nous que la production locale de *sigillatae* est, à cette époque, à l'apogée en Pannonie aussi. Les recherches les plus récentes paraissent indiquer une situation similaire en Dacie.

Le plus grand nombre de vases du type *terra sigillata* importés en Mésie Supérieure provient des ateliers de Rheinzabern. C'est une situation singulière parmi les provinces du moyen et du Bas-Danube. Les causes en sont difficiles à préciser. On pourrait penser à ce que 70 pour cent des exemplaires ont été découverts à Viminacium et comme tel il ne s'agirait que d'une situation locale.

L'auteur a réussi, à notre avis, dans sa tentative d'établir, compte tenu des groupes chronologiques des potiers, que les premiers exemplaires de T.S. de Rheinzabern furent importés au milieu du II^e siècle, alors que le plus grand nombre en est arrivé pendant le dernier quart de celui-là. Les produits tardifs de ce centre, du III^e siècle, sont pratiquement inexistantes en Mésie Supérieure. Leur place est prise par les T.S. de Westerndorf, dès le début de l'activité des ateliers de là-bas. Il nous faut relever l'effort de l'auteur qui a essayé de classer ces importations par étapes chronologiques et par groupes de maîtres potiers. Westerndorf occupe la seconde place, après Rheinzabern, quant à la quantité de T.S. importées en Mésie. Commencée à la fin du II^e siècle, l'importation de ce centre cessera au milieu du siècle suivant. Parallèlement, le centre céramique de Pfaffenhofen envoie ses propres produits en Mésie.

L. Bjelajac forme un groupe à part de ce qu'elle appelle «*plain terra sigillata*», tout en y incluant cependant les vases décorés à la barbotine ou à incision. La proportion des pièces importées de chaque centre ne s'écarte pas trop de celle des importations de T.S. décorées de figures en relief. A souligner le fait que dans le cas des vases «simples», l'importation des ateliers de la Gaule méridionale est presque quatre fois inférieure à celle de la Gaule centrale. Le rapport est inversé quand il s'agit des vases au décor en relief: l'importation de la Gaule centrale ne représente que les deux tiers de celle de la Gaule méridionale. L'auteur ne commente d'aucune manière cette situation que nous trouvons fort significative.

En ce qui concerne les estampilles des produits locaux, on doit mentionner qu'en Dacie aussi, à Romula, a été trouvé un sceau FORTES, similaire au n° 38, pl. 62 (cf. Dacia, N.S., 21, 1977, p. 344, fig. 5, n° 42). A notre avis, la présentation de la céramique locale du type *terra sigillata* constitue le chapitre le plus important de l'ouvrage dont nous rendons compte. En effet, l'auteur y démontre que les vases de ce type, longtemps attribués aux ateliers de Siscia, sont produits à Margum ou à Viminacium, où l'on a découvert beaucoup de moules.

L. Bjelajac a également rédigé un tableau des 29 éléments de décor en ayant recours aux méthodes les plus modernes. Elle cherche aussi à établir les sources d'inspiration des maîtres potiers du cercle

céramique de Viminacium-Margum. Les analogies les plus nombreuses se retrouvent parmi les poteries tardives italiennes et dans le répertoire des éléments de décor en usage dans les ateliers du sud de la Gaule. On se souvient d'ailleurs que les influences italiennes et sud-gauloises sur les éléments de décor et sur leur organisation ont été déjà relevées par d'autres spécialistes aussi (Nagy, Pöczy, Gabler). Il est, selon notre opinion, assez difficile de déterminer exactement ces influences qui sont toutefois possibles.

Le plus important, c'est que les produits céramiques des ateliers de Viminacium-Margum jouissent d'une certaine originalité due aux éléments de décor. Malgré les analogies qu'on peut leur trouver dans les ateliers d'autres provinces, ceux-là restent caractéristiques ne fût-ce que par la maladresse dont ils sont façonnés.

L. Bjelajac cherche aussi à encadrer chronologiquement la production T.S. de Viminacium-Margum. Quant au début de cette activité, elle croit pouvoir le placer au temps de l'empereur Hadrien (Nagy l'avait déjà attribué à l'an 120 apr. J.-C.). La datation de L. Bjelajac repose sur les observations stratigraphiques faites lors des fouilles des alentours de Kalemegdan où, dans un complexe fermé daté à l'aide de monnaies d'Hadrien, on a trouvé plusieurs fragments de T.S. locales. Les éléments stylistiques, les seuls invoqués en faveur de cette même datation, ne peuvent constituer, pour les raisons susmentionnées, des arguments convaincants.

Pour ce qui est de la date où cessa l'activité des ateliers de Viminacium-Margum, l'auteur y reconnaît un problème plus difficile. Le seul fait qui pourrait indiquer cette fin, c'est la rareté des poteries T.S. locales dans les couches datées au dernier quart du II^e siècle. Quelle est la cause ayant déterminé la cessation de la production de T.S. dans les ateliers de Viminacium-Margum? L. Bjelajac émet l'hypothèse de la concurrence des produits en provenance de Rheinzabern, dont l'importation atteint le point maximal précisément au dernier quart du II^e siècle. Nous n'adhérons pas totalement à cette supposition. Une certaine contradiction est d'ailleurs présente dans les affirmations de L. Bjelajac. Ainsi, après avoir soutenu que la quantité insignifiante de T.S. venant de la Gaule centrale s'explique par la concurrence de la production locale, L. Bjelajac attribue la fin de la production de T.S. à Viminacium-Margum à l'importation de pareils produits de Rheinzabern.

A juste titre l'auteur observe que les provinces avoisinantes, où il y a eu d'importants centres de production céramique (Aquincum, Romula, etc.) ont été découverts beaucoup de produits des ateliers de Viminacium-Margum. Nous-même nous remarquons en 1976 que les T.S. provenant de ces ateliers occupent la première place quant au nombre d'exemplaires importés en Olténie. Dernièrement ont été découverts à Drobeta, Enoșcști (Acidava) et Romula, c'est-à-dire dans la Dacie au sud des Carpathes, trois moules dont les éléments de décor sont presque identiques à ceux de Viminacium-Margum. Cela nous porte à croire que de nombreux fragments de T.S. que nous avons attribués aux ateliers de «Siscia» étaient produits en Dacie même. Dans l'ouvrage déjà évoqué, à propos de certains fragments de T.S. trouvés à Romula nous disions d'ailleurs: «... ils nous font pour le moins supposer, sinon admettre sans réserve, l'existence à Romula de moules provenant des centres panoniens [à ce moment-là nous croyons que le centre respectif était à Siscia], copiés ultérieurement par les maîtres locaux» (*Ceramica romană din Oltena*, Craiova, 1976, p. 56). Nous sommes convaincu que les futures découvertes, en Dacie et en Mésie Inférieure, modifieront certaines hypothèses concernant les T.S. produits à Viminacium-Margum. Nous sommes en même temps très sûr que le point d'appui sera en ce sens l'ouvrage de L. Bjelajac.

Les quelques réserves formulées ci-dessus, mineures d'ailleurs, mises à part, nous croyons que l'ouvrage de L. Bjelajac deviendra indispensable pour tous les chercheurs de la céramique du type *terra sigillata*.

Relevons, enfin, comme nous l'avons fait autre fois aussi, l'excellente idée des éditeurs de faire accompagner le texte original de sa traduction intégrale en une langue des plus connues (en l'occurrence, du serbo-croate en anglais). Mieux servis, la science et les spécialistes ne tarderont pas d'en profiter.

G. Popilian